

Grèce

Ne vivons plus comme des esclaves

Dans son article « Grèce : des fleurs dans les ruines » (La Décroissance n° 91), Yannis Youlountas montrait que face à l'effondrement de leur économie, les Grecs simplifieraient leur mode de vie et multiplieraient les initiatives d'entraide. Depuis, ce philosophe a réalisé un somptueux documentaire sur ce thème : Ne Vivons plus comme des esclaves. Nous avons pu l'interroger avec l'un des protagonistes du film, Vangelis Nanos, militant de l'anarchie et de la décroissance. Voici un verbatim de l'entretien.*

« La récession que subit la Grèce est très violente pour la population. Mais c'est aussi une magnifique occasion d'aller au fond des choses, de remettre en cause l'économie et le fonctionnement de la société, de chercher du sens. Cela ouvre le débat d'une autre forme d'organisation. C'est même une nécessité, pour arriver à sortir de la crise et de la misère. Les mouvements anti-autoritaires, libertaires et écologistes en Grèce proposent clairement d'opter pour la décroissance. C'est ce qui nous différencie fondamentalement de la gauche traditionnelle qui, à travers Syriza [coalition de partis de gauche], prône majoritairement la relance de la croissance comme solution à la crise économique actuelle, quitte à détruire des normes écologiques que nous avons eu tant de mal à obtenir. Depuis toujours le marxisme manifeste une foi dans le progrès et confond souvent l'augmentation de la production marchande et la hausse de la qualité de vie. Alors que la croissance sert les plus riches, pas le peuple.

Pour nous, il y a une relation directe entre l'écologie, la lutte anti-autoritaire et la démocratie directe. Nous refusons le totalitarisme marchand, et la décroissance est indissociable de tout ce qu'on met en place concrètement. Les exemples sont nombreux : création d'épiceries sociales pour distribuer directement les produits agricoles fabriqués dans les fermes proches, sans intermédiaire, à destination des consommateurs des villes, restaurants solidaires dans les espaces sociaux libres, qui proposent des repas moins chers qu'à l'ordinaire avec des produits qui viennent directement de producteurs bio, structures autogérées de santé et d'éducation, magasins de gratuité dans lesquels on donne et on prend toutes sortes de produits, pour dépenser moins et boycotter autant que possible la société de consommation. On est donc à l'opposé du projet de la gauche traditionnelle, qui cherche des solutions à l'intérieur du capitalisme. Nous essayons au contraire de développer des résistances locales, des micro-résistances comme le dit notre ami Raoul Vaneigem, en créant des espaces économiques parallèles, non fondés sur l'argent ou en tout cas le moins possible. De plus en plus de personnes participent à ces espaces sociaux libres, aux petits marchés alternatifs ou aux assemblées démocratiques directes et s'interrogent. Plusieurs indicateurs montrent que les gens sortent de la société de consommation, forcés ou volontairement. Plusieurs enseignes de supermarchés ont fermé. On voit de plus en plus de vélos dans Athènes. Beaucoup de foyers se sont débarrassés de la télé. Une image parlante pour conclure : c'est celle des panneaux publicitaires vides qui jalonnent les avenues d'Athènes et de Thessalonique. Certains d'entre nous vont même y dessiner ou y écrire nos utopies. Ce sont les miroirs d'un monde en train de changer en profondeur : un autre monde est en train de naître, nous le sentons, nous le voyons même par endroits, mais il naît dans la douleur, dans une très grande douleur. »